

l'homme de la tradition, le cultivateur de profession ne sait pas grand chose de ce qui, dans la graine, concerne sa reproduction. Cette connaissance n'est pourtant pas inutile au résultat cherché. S'il soupçonnait qu'elle lui manque, le praticien s'efforcerait de l'acquérir. En effet, nous voyons partout exercer avec un art infini les diverses opérations de l'ensemencement poussé par la pratique à sa dernière perfection, mais les connaissances théoriques faisant défaut, le semeur ne récolte pas souvent proportionnellement à la peine qu'il prend pour une réussite achevée. C'est que, en agriculture comme en tout, le succès n'est pas tout entier dans le travail ; encore faut-il que celui-ci soit aidé, secouru par le savoir. " Notre économie rurale, écrivait tout récemment M. E. Lecouteux, est essentiellement basée sur le travail ", et il démontrait aisément que, malgré les prodiges dus au travail, celui-ci, isolé de ses auxiliaires indispensables, demeure nécessairement impuissant au-delà de ce qu'il est apte à donner par lui-même.

A côté du travail du sol, intelligemment mené et accompli, M. Lecouteux veut voir l'engrais abondamment fabriqué ou acheté et largement employé. " Augmenter nos engrais, voilà quel doit être aujourd'hui notre grand objectif agricole. Ce sera du même coup augmenter nos récoltes et diminuer nos prix de revient."

La proposition n'est pas contestable ; mais elle ressortira mieux à son plein effet si, à l'augmentation de l'engrais, vient s'ajouter la connaissance de la semence, connaissance en dehors de laquelle il ne saurait y avoir choix éclairé de la semence ni complète réussite de celle-ci. " Quand on veut de bonnes récoltes, et naturellement on doit toujours en vouloir, dit excellemment M. P. Joigneaux, il ne suffit pas d'avoir des terres de première qualité et des engrais à discrétion, il faut surtout avoir de bonnes semences. Du moment où les reproducteurs végétaux ne valent guère, on a beau les bien loger et les bien nourrir, les produits restent toujours médiocres. C'est comme avec les producteurs d'animaux. Lorsque ceux-ci sont de mauvaise souche, on n'en fait pas des bêtes d'élite en embellissant les écuries et en doublant les rations d'avoine ou de fourrage.

Il s'agit d'abord de se les procurer de race irréprochable, après cela viennent les bons soins et le bon choix parmi leurs produits. Nos éleveurs d'animaux le savent bien, et nous constatons avec plaisir le progrès qui se poursuit de ce côté. Quant à nos éleveurs de végétaux, c'est différents, ils n'attachent pas aux graines destinées à la multiplication toute l'importance qu'il convient de leur attribuer. Pourvu que la semence ait été conve-

nablement nourrie et paye un peu de mine, ils s'en contentent, et, sauf de très-rare exceptions, ils ne prennent pas la peine de remonter à l'origine de cette semence ; ils ne se demandent pas si elle sort d'une race choisie, riche en qualités, et si elle a reçu les meilleurs soins de la part de ceux qui l'ont élevée pour la vendre."

Ceci n'est pas de l'indifférence, c'est tout simplement défaut de savoir. On croit bien avoir donné toute l'attention voulue à la graine lorsqu'on a pu se la procurer de belle apparence ou payant de mine : C'est bien là, il faut le dire, la moindre de ces vertus. Le choix d'une bonne semence comporte des connaissances plus étendues. Sans être affaire des plus compliquées, c'est néanmoins chose moins simple qu'on ne le suppose d'ordinaire. Obtenir de bonnes semences n'est pas si commun ou si facile qu'on pourrait le croire ; les bien choisir n'est pas non plus si aisé. On s'est plaint souvent et avec raison du peu de certitude qu'offrait au dehors l'achat des engrais chimiques ; la recherche des semences ne donne que très-exceptionnellement de meilleurs résultats.

Le praticien n'a pas eu de peine à reconnaître l'insuffisance des engrais inférieurs qu'on lui vendait à des prix trop élevés. Il a été moins sagace, et il reste moins heureux en ce qui concerne les semences, parce qu'il manque tout à fait de points de comparaison. Cela fait qu'il achète chat en poche et qu'il se contente d'un à peu près, sans même se douter qu'il y a ou qu'il pourrait y avoir meilleur, plus voisin de la perfection.

Il y a sur tout cela un beau et bon livre—le seul d'ailleurs qui ait été composé sur la matière. Ce livre unique, rencontre assez rare, a été écrit par une grande autorité, par un praticien judicieux dont personne ne récusera la compétence. Il porte cette enseigne à laquelle il demeure fidèlement attaché :—*Traité des graines de la grande et de la petite culture*—et ce nom estimé :—P. Joigneaux.

C'est un grand in-18 de 300 pages avec 69 figures dans le texte, écrit avec clarté et bon sens, expliquant toutes choses sans rien donner au hasard, disant consciencieusement, enseignant sous l'égide de l'expérience et laissant le lecteur surpris d'avoir eu tant à apprendre lorsqu'il ne soupçonnait pas qu'il ignorait tant en pareille matière.

Si les livres d'agriculture les mieux faits au point de vue de l'enseignement le plus utile des masses pouvaient aller à leur adresse, celui-ci serait aujourd'hui entre les mains de tous les cultivateurs, et il eût atteint un but important en démontrant à tous qu'un immense progrès reste encore à réaliser en ce qui touche le choix des bonnes semences et la pos-

sibilité d'en obtenir et desquelles on puisse être sûr.

Ce n'est pas pour recommander un excellent livre, que le nom de son auteur recommande mieux que ne le ferait patronage quelconque, que j'écris ce petit article, c'est simplement pour dire qu'après avoir très judicieusement porté son attention sur divers points arriérés du grand tout qu'elle forme, l'agriculture doit enfin se préoccuper du choix éclairé des semences, car par lui elle réalisera de nouveaux et importants progrès dans le rendement des récoltes.

## La Semaine Agricole.

MONTRÉAL, 17 NOVEMBRE 1871

### De la coopération entre cultivateurs.

Nous sommes dans un siècle d'association et d'organisation. Toutes les entreprises un peu considérables se font par compagnie, et pendant que le principal associé dirige les affaires, les efforts communs tendent à atteindre collectivement l'objet en vue ; par ce moyen on accroît très sensiblement ses forces, on diminue les prix de revient, par conséquent les associations rendent de très grands services à ces deux points de vue. Dans les villes et les centres populeux on cultive avec soin le principe d'une union pour un avantage mutuel, lequel a conduit à des fins importantes et pratiques. Différents corps de métiers se sont réunis pour se protéger les uns les autres : Il est vrai que ces associations ont quelquefois fonctionné avec tyrannie et ont exercé leur puissance d'une manière injuste et oppressive : ce qui a fait surgir de gigantesques monopoles, des grèves et une intervention violente dans les droits privés des ouvriers ou des membres des différents arts et métiers. Mais malgré que ces associations se soient quelquefois portées à de ridicules et regrettables excès, et aient été cause de sérieux désordres, cependant les principes qui leur servent de base sont bons et louables ; car les abus qui ont été commis ne sont pas inhérents au système, et ne doivent pas être des raisons pour s'opposer à son adoption.

Malheureusement il existe dans les campagnes une apathie dont il est bien difficile de se rendre compte, cette apa-